glaive mortel s'enfonce tout entier. Il s'arrête. — Il tressaille, — dédaignant de reculer. Lentement il tombe au milieu des cris de triomphe. Il meurt sans gémissement, sans agonie. Un char décoré avec pompe s'avance; on y place le cadavre, spectacle délicieux aux regards de la foule; quatre coursiers qui dédaignent les rênes, aussi agiles que bien dressés, entraînent cette lourde masse avec la rapidité de l'éclair.

LXXX.

Tels sont les jeux cruels qui, en Espagne, plaisent à la jeune fille et charment le jeune homme. Habitué de bonne heure au spectacle du sang, il se délecte dans la vengeance, il jouit des souffrances d'autrui! Combien d'inimitiés privées ensanglantent le village! Quoique les Espagnols ne forment aujourd'hui qu'une phalange contre l'ennemi commun, il en reste encore assez dans leurs humbles foyers qui, pour les motifs les plus frivoles, aiguisent en secret contre un ami le poignard homicide.

LXXXI.

Mais la Jalousie a fui; ses grilles, ses verroux, la sage duègne sa sentinelle décharnée, tout ce qui révolte les âmes généreuses, toutes ces précautions d'un jaloux ridicule, tout cela a disparu avec la génération qui n'est plus. Avant l'éruption du volcan de la guerre, quelle femme pouvait se flatter d'être plus libre que la jeune Espagnole, alors que, déroulant les longues tresses de sa chevelure, elle bondissait sur la verte pelouse, pendant qu'à la danse joyeuse souriait l'astre cher aux amants?

LXXXII.

Oh! plus d'une fois Harold avait aimé ou rêvé qu'il aimait, puisque le bonheur n'est qu'un rêve; mais maintenant son cœur capricieux était insensible, car il n'avait pas encore bu au fleuve de l'Oubli; et récemment il avait appris que ce que l'Amour a de plus doux, ce sont ses ailes. Quelque beau, jeune et charmant qu'il paraisse, il y a au fond de ses jouissances les plus délicieuses une amertume qui en corrompt la source, et répand son venin sur les plus belles fleurs.

LXXXIII.

Cependant il n'était point aveugle aux charmes de la beauté. Elle faisait sur lui l'impression qu'elle fait sur le sage. Non que sur un esprit comme le sien la philosophie eût daigné jeter son chaste et imposant regard; mais, ou la passion prend la fuite, ou elle s'affaisse sous ses propres fureurs; et le Vice, qui creuse de ses propres mains sa tombe voluptueuse, avait depuis longtemps et pour toujours enseveli ses espérances. Victime de la satiété, une sombre haine de la vie avait, sur son front livide, écrit la sentence fatale de Caïn le maudit.

LXXXIV.

Il se contentait de regarder, sans se mêler à la foule. Pourtant il ne voyait pas les hommes avec la haine d'un misanthrope. Il eût désiré parfois prendre part à la danse et aux chants. Mais comment sourire quand on succombe sous le poids de sa destinée? Rien de ce qui s'offrait à ses regards ne pouvait alléger sa tristesse. Un jour pourtant il essaya de secouer le démon qui l'oppressait; et rêveur, assis pensif dans le boudoir d'une jeune beauté, il improvisa ce chant, adressé à des attraits non moins beaux que ceux qui l'avaient charmé en des jours plus heureux :

A INÈS.

1

Ne souris point à mon front sombre et blême!
Ma bouche, à l'avenir, jamais ne sourira.
Te préserve le ciel, en sa bonté suprême,
De répandre des pleurs que nul ne séchera!

2

Tu veux savoir d'où vient cette douleur qui ronge
Tout, jeunesse, joie, avenir?
Laisse-moi les tourments où mon âme se plonge;
Tu ne peux rien pour les guérir.

3

Ce n'est ni l'amour, ni la haine,
Ni de l'ambition les vains honneurs perdus,
Qui me font maudire ma chaîne,
Et fuir loin des objets que je prisais le plus;

4

C'est cet ennui qui désenchante,
Et tout ce que j'entends, et tout ce que je voi;

La beauté sur mon cœur, hélas! est impuissante;
A peine si tes yeux ont des attraits pour moi;

5

C'est cette tristesse fatale
Qui du Juif voyageur accompagnait les pas;
Qui, sans voir au-delà de la nuit sépulcrale,
N'espère de repos qu'à l'ombre du trépas.

6

Ah! de son propre cœur nul mortel ne s'exile.
En vain, pour échapper au fléau qui me suit,
Aux plus lointains climats je demande un asile;
L'infernale pensée en tous lieux me poursuit.

7

Aux doux plaisirs chacun se livre,
Ces plaisirs pour moi sans appas.
Dure l'enchantement dont leur âme s'enivre!
Et comme moi, du moins, qu'ils ne s'éveillent pas!

8

A moi l'exil de rive en rive,
A moi les souvenirs d'un passé de douleur!
Le seul soulagement à mon âme plaintive,
C'est d'avoir épuisé la coupe du malheur.

9

Ce qu'on rencontre au fond de cette coupe amère,
Ne le demande pas. Ne cherche pas à voir
Ce qu'un cœur d'homme peut contenir de misère,
Et l'enfer qui bouillonne en cet abîme noir[31].

LXXXV.

Belle Cadix, adieu, et un long adieu! Qui pourrait oublier la glorieuse défense qu'ont faite tes remparts? Quand tout changeait, toi seul restas fidèle; la première à devenir libre, la dernière à être vaincue. Et si, au milieu d'aussi grands événements, de chocs si violents, le sang espagnol a coulé dans tes murs, le meurtre du moins n'a choisi qu'un traître pour victime[32]; ici tous ont agi noblement, hormis la noblesse; nul n'est allé au-devant des chaînes du vainqueur, si ce n'est la chevalerie dégénérée.

LXXXVI.

Espagne! tels sont tes enfants! Oh! qu'il est étrange ton destin! Des hommes qui ne furent jamais libres luttent pour la liberté; un peuple privé de son roi combat pour un pouvoir sans force; pendant que leurs seigneurs fuient, les vassaux prennent le glaive et demeurent fidèles aux esclaves de la Trahison; ils se dévouent à un pays qui ne leur a donné que la vie; l'orgueil leur montre le chemin de la liberté; vaincus, ils retournent au combat; leur cri de ralliement est: « La guerre! la guerre, même aux couteaux[33]! »

LXXXVII.

Vous qui désirez connaître l'Espagne et les Espagnols, lisez l'histoire de leur lutte sanglante; tout ce que peut la vengeance la plus implacable contre un ennemi étranger, est mis là en pratique contre la vie de l'homme. Depuis le cimeterre étincelant jusqu'au couteau perfide, l'Espagnol se fait des armes de tout; que lui importe, pourvu qu'il protége sa sœur ou sa femme, et qu'il fasse couler le sang des oppresseurs maudits? Puissent tous les envahisseurs recevoir un aussi terrible châtiment!

LXXXVIII.

Seriez-vous tentés de donner une larme à ceux qui succombent? Jetez les yeux sur la plaine ravagée et sanglante; regardez ces mains rouges encore du meurtre des femmes; puis abandonnez aux chiens les morts sans sépulture; que les cadavres servent de proie au vautour, qui les dédaignera peut-être; que leurs ossements blanchis et la marque ineffaçable du sang indiquent à l'œil épouvanté la place du champ de bataille! C'est ainsi seulement que nos enfants pourront concevoir les spectacles que nous avons eus sous les yeux.

LXXXIX.

Hélas! l'œuvre terrible n'est pas encore terminée : les Pyrénées vomissent de nouvelles légions; l'horizon se rembrunit encore; la lutte est à peine commencée; qui peut en prévoir la fin? Les nations abattues fixent leurs regards sur l'Espagne; si elle devient libre, elle affranchira plus de pays que ses cruels Pizarres n'en ont jamais enchaîné. Etrange rétribution! maintenant le bonheur de Colombie répare les calamités infligées aux enfants de Quito, pendant que le carnage promène ses fureurs sur la mère patrie!

XC.

Ni tout le sang versé à Talavera, ni tous les prodiges du

combat de Barossa, ni les cadavres dont Albuera fut jonché, n'ont pu assurer à l'Espagne la conquête de ses droits. Quand verra-t-elle dans ses champs l'olivier refleurir? quand respirera-t-elle de ses longues épreuves? combien de jours douteux feront place à la nuit avant que le spoliateur franc abandonne sa proie, et que l'arbre exotique de la liberté s'acclimate dans le sol ibérique?

XCI.

Et toi, mon ami[34], puisque mon inutile douleur s'échappe de mon cœur malgré moi et se mêle à mes chants, si tu étais tombé sous l'épée avec le cortége des braves, l'orgueil pourrait arrêter les pleurs, même de l'Amitié. Mais mourir ainsi sans gloire et sans utilité, oublié de tous, si ce n'est de mon cœur solitaire, et mêler ta cendre paisible à celle des guerriers tombés sur le champ de bataille, quand la gloire couronne tant de fronts moins nobles! Qu'as-tu fait pour descendre si paisiblement dans la tombe?

XCII.

O le plus ancien de mes amis et le plus estimé! cher à un cœur où ton affection avait survécu à toutes les autres, bien qu'à jamais perdu pour ma vie désolée, laisse-moi te voir encore dans mes rêves. Le matin renouvellera mes larmes en me rendant le sentiment de ma douleur, et mon imagination planera sur ton pacifique cercueil, jusqu'à ce que ma frêle dépouille soit rendue à la poussière d'où elle est sortie, et que le repos de la mort réunisse l'ami pleuré et celui qui le pleure.

XCIII.

Voici la première partie du pèlerinage d'Harold. Ceux qui désireraient entendre encore parler de lui auront prochainement de ses nouvelles, si toutefois celui qui écrit ces rimes peut encore en griffonner d'autres. En est-ce déjà trop comme cela? Critiques impitoyables, c'est peut-être là votre avis. Mais patience, et vous apprendrez ce qu'Harold a vu dans d'autres contrées où sa destinée l'a conduit, contrées qui renferment les monuments des temps antiques, alors que des mains barbares n'étaient point encore venues opprimer la Grèce et y étouffer les beaux-arts.

NOTES

DU CHANT PREMIER DU PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

1 Lady Charlotte Harley, seconde fille d'Edouard, cinquième comte d'Oxford (maintenant lady Charlotte Bacon), dans l'automne de 1812, époque à laquelle ces vers lui furent adressés, n'avait pas encore complété sa onzième année.

2 Lord Byron se proposait primitivement de visiter l'Inde.

3 Ce petit page était Robert Rushton, fils de l'un des fermiers de lord Byron. « J'emmène Robert avec moi, » dit le poëte dans une lettre à sa mère; « je l'aime parce que, de même que moi, il paraît être un animal abandonné et sans amis. »

4 Voyant que cet enfant était tout triste de se voir séparé de ses parents, lord Byron, à son arrivée à Gibraltar, le renvoya en Angleterre sous la conduite de son vieux domestique Murray. « Je vous en prie, » écrit-il à sa mère, « traitez cet enfant avec bonté; il s'est extrêmement bien comporté, et je l'aime beaucoup. » Il écrivit aussi une lettre au père du jeune homme; elle prouve de sa part beaucoup de bienveillance et d'attention : « J'ai, » dit-il, « renvoyé Robert en Angleterre, parce que le pays que j'ai à traverser n'est pas sûr, surtout pour un enfant de son âge. Je vous permets de déduire de votre fermage 25 liv. sterl. par an pour son éducation pendant trois ans, pourvu que je ne sois pas de retour avant cette époque, et je veux qu'il soit considéré comme étant à mon service. »

5 Ici on trouve dans le manuscrit original la strophe suivante :

« Ma mère est une dame du haut parage; elle me désapprouve fort; elle dit que mes débauches déshonorent ma race. Il me semble aussi que j'avais une sœur, dont peut-être les pleurs vont couler; mais voilà trois ans et plus que je n'ai pas vu son visage. »

6 William Fletcher, le fidèle serviteur qui, après vingt-deux ans de service, « pendant lesquels, » dit-il, « sa seigneurie fut pour moi plus qu'un père, » recueillit les derniers soupirs du *Pèlerin* à Missolonghi, et ne quitta sa dépouille qu'après l'avoir vu déposer dans le caveau de sa famille à Hucknell. Ce serviteur, plein de simplesse, était pour son maître une source constante de plaisanteries. « Fletcher, » dit-il dans une lettre à sa mère, « est loin d'être vaillant : il a besoin de beaucoup de choses dont je puis me passer. Il soupire après sa bière, son bœuf, son thé et sa femme, et le diable sait quoi encore. Une nuit, nous nous perdîmes dans un orage; une autre fois nous faillîmes faire naufrage. Dans ces deux occurrences, il tremblait de tous ses membres : dans la première, c'était la famine et les voleurs qu'il craignait; dans la seconde, c'était d'aller au fond de l'eau. Les éclairs ou les larmes, je ne sais laquelle de ces deux causes lui avait rendu les yeux tout rouges. Je fis ce que je pus pour le consoler, je le trouvai incorrigible. Il envoie six soupirs à Sara. Je lui donnerai une ferme, car il m'a servi fidèlement, et Sara est une bonne femme. » Après toutes ses aventures par terre ou par mer, tant petites que

grandes, cet humble Achate de notre poëte a ouvert une boutique de comestibles dans Charles Street, Berkeley Square. S'il n'y fait pas ses affaires, ce ne sera pas faute du bon vouloir de tous ceux qui le connaissent. *M.*

[7] Ici on lit la strophe suivante dans le manuscrit original :

« Il me semble que je me trouverais heureux de renoncer à mon superbe domaine, et de redevenir enfant joyeux avec un camarade chéri. Depuis ma jeunesse, c'est à peine si j'ai passé une heure sans dégoût ou sans douleur, à moins que ce ne soit dans le boudoir de la beauté, ou en vidant la coupe écumante. »

[8] Dans le manuscrit de l'auteur, voici comment le petit page et le bon serviteur étaient introduits :

« Parmi les gens de sa suite était un page, un jeune paysan qui servait bien son maître. Son babil amusait Childe-Harold quand son âme fière était gonflée de sombres pensées qu'il dédaignait d'exprimer. Il lui souriait alors : Alwin souriait à son tour, et les paroles du jeune page éclaircissaient le nuage qui voilait les yeux de Childe-Harold, et suspendaient un moment ses douleurs.

« Il n'emmenait que lui et un autre serviteur en partant pour les rives lointaines de l'Orient ; et quoique l'enfant fût affligé de quitter le lac dont les bords charmants avaient vu croître son enfance, sa gaîté ne tarda pas à renaître à l'idée de voir des nations étrangères et beaucoup de choses merveilleuses dont parlent les voyageurs dans des volumes aussi véridiques que ceux de Mandeville. »

[9] Pour dédommager de la saleté de Lisbonne et de ses habitants plus sales encore, le village de Cintra, à quinze milles environ de la capitale, est peut-être sous tous les rapports le plus délicieux qu'il y ait en Europe. Il contient des beautés de toute espèce, tant naturelles qu'artificielles : des palais et des jardins s'élevant au milieu des rochers, des cataractes et des précipices, des couvents bâtis à des hauteurs prodigieuses, une vue lointaine de la mer et du Tage. Ce lieu unit tout le pittoresque de l'Écosse occidentale à la verdure du midi de la France.

[10] On sait qu'en 1809 les assassinats commis par les Portugais à Lisbonne et aux environs ne se bornèrent pas à leurs compatriotes, et que des Anglais étaient égorgés chaque jour. Loin d'exiger réparation de ces attentats, on nous défendait d'intervenir quand nous apercevions quelqu'un de nos compatriotes attaqué par nos alliés. Un soir, en me rendant au théâtre, je fus attaqué à une heure où les rues ne sont pas encore désertes, et en face d'une boutique ouverte. J'étais en carrosse avec un ami : heureusement que nous étions armés, sans quoi nous aurions fait le sujet d'une histoire au lieu d'avoir à en raconter une. Le crime d'assassinat n'est pas limité au Portugal; en Sicile et à Malte, chaque nuit on vous casse la tête de la belle manière, et il n'y a pas un Sicilien ni un Maltais de puni. *B.*

[11] *Vatheck* est l'un des livres que j'ai le plus admirés dans ma jeunesse. *B.*

[12] La convention de Cintra fut signée dans le palais du marquis de Marialva.

[13] Après être restés huit jours à Lisbonne, nous envoyâmes par mer à Gibraltar nos bagages et une partie de nos gens, et nous nous rendîmes à cheval à Séville. C'est une distance d'environ quatre cents milles; les chevaux étaient excellents; nous faisions soixante-dix milles par jour. Des œufs, du vin et des lits durs, c'était tout le comfort que nous trouvions, et dans ces climats brûlants c'en était bien assez.

[14] Subséquemment sa majesté devint folle, et le docteur Willis, si habile à traiter le péricrâne des rois, ne put rien faire du sien. *B.*

[La reine, atteinte d'aliénation mentale, ne s'est jamais rétablie. Elle mourut au Brésil en 1816.]

[15] L'étendue de Mafra est prodigieuse; cette ville renferme un palais, un couvent et une église magnifique. Ses six orgues sont les plus belles que j'aie jamais vues; nous ne les entendîmes point, mais on nous dit que leurs sons étaient dignes de leur richesse.

[« A dix milles à droite de Cintra, » dit lord Byron dans une lettre à sa mère, « est le palais de Mafra, l'orgueil du Portugal sous le point de vue de la magnificence, mais sans aucune espèce d'élégance. Un couvent y est annexé; les moines, qui possèdent de gros revenus, sont fort polis et entendent le latin. J'eus avec eux une longue conversation. » — Mafra fut bâtie par Jean V, par suite du vœu qu'il avait fait, pendant une maladie dangereuse, de fonder un couvent pour l'usage de la plus pauvre confrérie du royaume. Les recherches faites, on trouva cette condition remplie à Mafra, où douze franciscains vivaient ensemble dans une hutte.]

[16] Tels j'ai trouvé les Portugais, tels je les ai dépeints. Depuis, ils ont fait des progrès, du moins en courage. Les derniers exploits du duc de Wellington ont effacé les sottises de Cintra. Il a véritablement fait des miracles : il a peut-être changé le caractère d'une nation, réconcilié des superstitions rivales, et vaincu un ennemi qui n'avait jamais reculé devant ses prédécesseurs.

[17] La fille du comte Julien, l'Hélène de l'Espagne. Pélage conserva son indépendance dans les montagnes des Asturies; et quelques siècles plus tard, les descendants de ses compagnons d'armes terminèrent la lutte par la conquête de Grenade.

[18] Cette stance ne se trouve pas dans le manuscrit original. Elle fut écrite à Newstead, en août 1811, peu de temps après la bataille d'Albuera, qui fut livrée en mai.

[19] « A Séville, nous logeâmes chez deux dames espagnoles non mariées, jouissant d'une bonne réputation; l'aînée fort belle femme, la plus jeune très jolie. La liberté de mœurs, qui est ici générale, m'étonna un peu; et à la suite de mes observations ultérieures, je trouve que la réserve n'est pas le caractère distinctif des belles Espagnoles. L'aînée honora votre indigne fils d'attentions particulières, l'embrassant avec beaucoup de tendresse à son départ (je n'étais resté là que trois jours), après avoir coupé une boucle de ses cheveux à lui, et lui en avoir offert

une des siens à elle, d'une longueur d'environ trois pieds ; je vous les envoie, et vous prie de les garder jusqu'à mon retour. Ses dernières paroles furent : *Adios, tú, hermoso, me gustas mucho.* — Adieu, mon joli garçon ; tu me plais beaucoup. » *B.*

20 *Viva el rey Fernando !* Vive le roi Ferdinand ! C'est le refrain de la plupart des chansons patriotiques des Espagnols. Elles sont presque toutes dirigées contre l'ancien roi Charles, la reine et le prince de la Paix.

21 La cocarde rouge, avec le nom de Fernando VII écrit au milieu.

22 Tous ceux qui ont vu une batterie doivent se rappeler que les boulets et les bombes sont disposés en pyramides. La Sierra-Morena était fortifiée dans tous les défilés que je traversai pour me rendre à Séville.

23 Tels furent les exploits de la fille de Sarragosse, que sa valeur a élevée au premier rang entre les héroïnes. Pendant le séjour de l'auteur à Séville, elle se promenait journellement au Prado, décorée des médailles et des ordres que la junte lui avait décernés.

[Les exploits d'Augustine, la célèbre héroïne des deux siéges de Sarragosse, sont rappelés amplement dans l'un des plus beaux chapitres de l'*Histoire de la guerre de la Péninsule*, par Southey. A l'époque où elle fixa l'attention pour la première fois, en s'élançant dans une batterie où son amant avait été tué, et en servant un canon à sa place, elle avait vingt-deux ans, était fort jolie, avec un caractère de beauté tout-à-fait féminine. Wilkie a peint son portrait ; Woerdsworth en parle dans sa dissertation sur *la Convention*, mal à propos nommée *de Cintra*, dont un passage se termine ainsi : — « Sarragosse a prouvé une vérité douloureuse, mais chère et consolante, à savoir, que lorsque les populations sont attaquées dans ce qu'elles ont de plus précieux, et obligées de combattre pour leur liberté, le meilleur champ de bataille, c'est le plancher théâtre des jeux de leurs enfants, les chambres où la famille a dormi, les toits qui l'ont abritée, les jardins, les rues et les places publiques, les autels de leurs temples et les ruines de leurs maisons en flammes. »]

24 Cette stance a été écrite en Turquie.

25 De longs cheveux noirs, des yeux noirs langoureux, un teint olive clair, des mouvements gracieux que ne peut concevoir un Anglais accoutumé à l'air nonchalant et indifférent des femmes de son pays, joints au costume le plus avenant et le plus décent tout à la fois, rendent le pouvoir d'une beauté espagnole tout à fait irrésistible. *B.*

26 Ces stances ont été écrites à Castri (l'ancienne Delphes), au pied du mont Parnasse, appelé maintenant Λιακυρα (Liakura).

27 Sur le Parnasse, en me rendant à la fontaine de Delphes (Castri), je vis une volée de douze aigles. Hobhouse prétend que c'étaient des vautours ; je saisis ce présage. La veille, j'avais composé l'apostrophe au Parnasse dans *Childe-Harold*, et en voyant ces oiseaux, j'espérai qu'Apollon avait accepté mon hommage. J'ai du moins obtenu le nom et la gloire du poëte pendant la période poétique de la vie, de vingt à trente. — Savoir si cette gloire durera, c'est une autre question ; mais j'ai adoré

la déesse du lieu qui lui est consacré, et je suis reconnaissant de ce qu'elle a fait pour moi, laissant l'avenir entre ses mains comme j'ai laissé le passé. *B.*

28 Cadix, la charmante Cadix, est le lieu le plus agréable du monde. La beauté de ses rues et de ses édifices n'est surpassée que par l'amabilité de ses habitants : c'est une Cythère complète, où se trouvent les plus belles femmes de l'Espagne. Les belles de Cadix sont pour la Péninsule ce que sont pour l'Angleterre les magiciennes du Lancashire. *B.*

29 J'ai écrit ceci à Thèbes, et par conséquent je ne pouvais être mieux placé pour faire cette question et en obtenir la réponse. Ici, Thèbes n'est pas considérée par moi comme la patrie de Pindare, mais comme la capitale de la Béotie, où la première énigme fut proposée et expliquée. *B.*

30 Lord Byron fait ici allusion à un usage ridicule en vigueur autrefois dans les auberges et les cabarets d'Highgate : cet usage consistait à faire prêter un serment burlesque à tous les voyageurs de la classe moyenne. L'individu devait jurer sur une paire de cornes : « de ne jamais embrasser la servante quand il pourrait embrasser la maîtresse de la maison, de ne jamais manger du pain bis quand il pourrait en manger du blanc, de ne jamais boire de la petite bière quand il pourrait boire de la bière forte ; » et autres injonctions du même genre, auxquelles était toujours annexée la clause résiliatoire suivante : « à moins que vous ne le préfériez. »

31 A la place de ces stances, qui furent composées à Athènes le 25 janvier 1810, et qui, selon M. Moore, contiennent les plus sombres touches de tristesse qui soient jamais sorties de la plume de lord Byron, nous trouvons celles-ci dans le premier brouillon de ce chant :

1

Oh ! ne parlez plus des climats du Nord et des dames anglaises ! vous n'avez pas vu comme moi la jolie fille de Cadix. Si elle n'a pas les yeux bleus et les blonds cheveux de la jeune Anglaise, combien son regard expressif l'emporte sur l'azur d'un œil languissant !

2

Comme Prométhée, elle ravit au ciel la flamme qui, à travers ses longs cils soyeux, brille dans les noires prunelles de ses yeux, qui ne peuvent contenir leurs éclairs ; à voir sur son sein de neige retomber en tresses ondoyantes sa noire chevelure, vous diriez que ces boucles sont douées de sentiment, et caressent ce cou sur lequel elles serpentent.

3

Nos jeunes Anglaises sont longtemps à se rendre, et froides jusque dans la possession ; et si leurs charmes plaisent à la vue, leurs lèvres sont lentes à confesser l'amour ; mais, née sous un plus chaud soleil, la jeune Espagnole fut créée pour aimer, et lorsqu'elle vous a donné son cœur, quelle est celle qui vous enchante comme la jolie fille de Cadix ?

4

La jeune Espagnole n'est point coquette ; elle ne prend pas plaisir à voir trembler son amant ; soit qu'elle aime, soit qu'elle haïsse, elle ne

sait pas dissimuler. Elle ne trafique pas de son cœur; lorsqu'il bat, c'est en toute sincérité, et bien qu'on ne puisse l'acheter à prix d'or, il vous aimera longtemps et tendrement.

5

La jeune Espagnole qui accueille votre amour ne vous désole jamais par des refus affectés; car toutes ses pensées ont pour but de vous prouver son dévouement dans les moments d'épreuve. Quand les soldats de l'étranger menacent l'Espagne, elle s'arme et prend sa part du péril; et si son amant vient à mordre la poussière, elle saisit la lance et le venge.

6

Soit qu'à la clarté d'un beau soir elle se mêle au joyeux boléro, ou chante sur sa guitare le chevalier chrétien et le guerrier maure; soit qu'à l'heure du crépuscule sa blanche main compte les grains de son rosaire, et que sa voix se joigne au chœur pieux des jeunes filles qui chantent les saintes vêpres;

7

Il est impossible de la voir sans que le cœur soit ému. Que des femmes moins belles ne la blâment donc pas si son cœur n'a pas plus de froideur! J'ai parcouru de nombreux climats : j'y ai vu bien des beautés charmantes, mais nulle à l'étranger, et bien peu dans ma patrie, qu'on puisse comparer à la jolie brune de Cadix.

[32] Allusion à la conduite et à la mort de Solano, gouverneur de Cadix, en mai 1809.

[33] « Guerre jusqu'aux couteaux! » Réponse de Palafox à un général français au siége de Sarragosse.

[34] L'honorable John Wingfield, officier aux gardes, qui mourut de la fièvre à Coimbre. Je l'avais connu dix ans, la meilleure moitié de sa vie et la plus heureuse portion de la mienne. Dans le court espace d'un mois j'ai perdu celle qui m'avait donné l'existence, et la plupart de ceux qui me la rendaient supportable. Pour moi ces vers d'Young se sont vérifiés :

« Insatiable archer, n'était-ce pas assez d'une victime? Trois fois ta flèche est partie, et trois fois tu as immolé la paix de mon cœur avant que la lune eût trois fois rempli son croissant!

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT SECOND.

I.

Viens, fille du ciel aux yeux bleus! — Mais, hélas! jamais tu n'inspiras les chants d'aucun mortel. — Déesse de la sagesse, ici fut ton temple, ici il est encore malgré la guerre et ses ravages[1], malgré le temps qui a fait disparaître ton culte Mais pires que le fer, la flamme et le lent travail

des siècles, sont le sceptre redoutable et la domination cruelle de ces hommes qui n'ont jamais ressenti l'enthousiasme sacré qu'éprouvent les âmes civilisées en pensant à toi et au peuple que tu protégeais.

II.

Athènes, cité auguste et antique! où sont tes hommes forts, tes hommes à l'âme grande? Ils ne sont plus, faible lueur qu'on distingue à peine à travers les rêves du passé. Les premiers entrés dans la carrière de la gloire, ils ont vaincu, puis ils ont disparu. Est-ce donc là tout : servir de thème à l'écolier, nous donner une heure d'étonnement et d'émotion? Ici on cherche vainement le glaive du guerrier, la robe du sophiste; et sur les débris des tours écroulées, humides encore du brouillard des ans, la Puissance perd jusqu'à son ombre.

III.

Homme d'un jour, lève-toi! approche! viens! — mais respecte cette urne sans défense. Regarde ce lieu, sépulcre d'une nation! séjour de ces dieux qui n'ont plus d'autels! Les dieux eux-mêmes succombent. — Chaque religion a son tour : — hier Jupiter; aujourd'hui Mahomet. — D'autres siècles amèneront d'autres cultes, jusqu'à ce que l'homme sache que c'est en vain qu'il fait fumer l'encens et couler le sang des victimes; faible enfant du doute et de la mort, de qui l'espérance s'appuie sur des roseaux[2].

IV.

Enchaîné à la terre, il lève les yeux vers le ciel. Être malheureux, ne te suffit-il pas de savoir que tu es? l'existence est-elle donc un don si précieux qu'il t'en faille une autre après celle-ci, et que tu veuilles aller tu ne sais où, n'importe dans quelle région, impatient de fuir la terre et de te perdre dans les cieux? Rêveras-tu donc toujours des douleurs et des joies à venir? Regarde cette cendre, pèse-la dans ta main avant qu'elle se mêle au souffle des vents : cette urne chétive est plus éloquente que des milliers d'homélies.

V.

Ou bien ouvre la tombe majestueuse du héros évanoui; il repose là-bas sur la rive solitaire [3]. Il succomba, et les nations dont il était l'appui accoururent en deuil autour de son cercueil. Mais de ces milliers d'hommes attristés, il n'en reste pas un seul pour le pleurer; nul guerrier fidèle à sa mémoire ne veille ici où, d'après la tradition, apparurent des demi-dieux. Au milieu de ces débris amoncelés prends ce crâne. Est-ce là un temple digne d'être habité par un Dieu? Mais il n'est pas jusqu'au ver qui ne finisse par dédaigner ce séjour.

VI.

Vois sa voûte brisée, ses parois en ruines, ses appartements déserts, son portique défiguré : c'était là pourtant la demeure aérienne de l'ambition, le dôme de la pensée, le palais de l'âme; cet espace que tu découvres à travers ces trous vides d'où les yeux ont disparu, c'était le séjour animé de la sagesse, de l'esprit, et de cette foule de passions qui ne souffrirent jamais de contrôle. Tout ce qu'ont écrit les saints, les sophistes et les sages, pourrait-il repeupler cette tour solitaire restaurer cette résidence?

VII.

Sage Athénien, tu disais vrai : « Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien. » Pourquoi reculer devant ce que nous ne pouvons éviter? Chacun a sa souffrance; mais il est des âmes faibles qui gémissent de maux imaginaires et qui sont leur ouvrage. Cherchons ce que le hasard ou le destin nous dit être le meilleur. Le repos nous attend sur les rives de l'Achéron; là le convive rassasié ne s'assied pas à un banquet forcé, mais le Silence prépare la couche où l'on dort éternellement d'un paisible sommeil.

VIII.

Si pourtant, ainsi que l'ont pensé les hommes les plus vertueux, il est par delà le noir rivage une patrie des âmes, démentant ainsi la doctrine des sadducéens et de ces sophistes follement fiers de leur scepticisme, combien il serait doux d'adorer de concert avec ceux qui ont allégé nos mortels la-

beurs, d'entendre encore les voix qu'on craignait de ne plus entendre, de revoir les ombres révérées du sage de Bactriane, du philosophe de Samos, et de tous ceux qui ont enseigné la vérité!

IX.

Là je te reverrais, ô toi dont la vie et l'affection ensemble disparues, m'ont laissé ici-bas aimer et vivre en vain! Frère jumeau de mon cœur, puis-je croire que tu n'es plus quand tu revis dans ma mémoire? Eh bien, oui, je rêverai qu'un jour nous serons réunis; cette illusion remplira le vide de mon cœur. Pourvu qu'en nous survive quelque chose de nos jeunes souvenirs, que l'avenir soit ce qu'il voudra; ce sera assez de bonheur pour moi que de savoir ton âme heureuse [4].

X.

Asseyons-nous sur cette pierre massive [5], base non encore ébranlée d'une colonne de marbre : c'est ici, fils de Saturne, qu'était ton trône favori; tu n'en comptais nulle part un plus imposant. Je cherche à reconnaître les vestiges de ton temple et de sa magnificence. Peut-être sont-ce les débris d'un autre édifice. L'Imagination elle-même est impuissante à rétablir ce que le Temps a travaillé à défigurer. Sans doute, ces colonnes orgueilleuses méritent plus qu'un regard distrait et un soupir fugitif; et cependant auprès d'elles le musulman s'assied impassible, le Grec frivole passe et chante.

XI.

Mais de tous les spoliateurs de ce temple qui domine là-haut, où Pallas avait prolongé son séjour, comme si elle n'eût pu se résoudre à quitter cette relique dernière de son antique pouvoir, quel fut le dernier et le pire? Rougis, ô Calédonie, de lui avoir donné naissance! Angleterre, je me réjouis de ce qu'il n'est pas l'un de tes enfants. Tes hommes libres devraient respecter ce qui fut jadis libre; comment donc ont-ils pu profaner le temple attristé et entraîner ses autels sur les flots qui ne les ont portés qu'à regret [6]?